Le Conte D'Emma et Eginhard

ESTÈVE, EDMOND

HISTOIRE LITTÉRAIRE D'UNE LÉGENDE HISTORIQUE

LE
CONTE D'EMMA ET EGINHARD
DANS LA LITTÉRATURE FRANÇAISE

PAR

EDMOND ESTÈVE

(Extrait des *Mémoires de l'Académie de Stanislas*, 1913-1914)

NANCY

IMPRIMERIE BERGER-LEVRAULT

18, RUE DES GLACIS, 18

1914





HISTOIRE LITTÉRAIRE D'UNE LÉGENDE HISTORIQUE

LE
CONTE D'EMMA ET EGINHARD
DANS LA LITTÉRATURE FRANÇAISE

On lit dans la Chronique de l'abbaye de Lorsch, au diocèse de Worms, que le domaine de Michlenstat devint, sous le règne de Charlemagne, la propriété de ce monastère par la générosité du vénérable Eginhard, qui le tenait lui-même de l'Empereur. Les circonstances dans lesquelles s'était exercée la libéralité du prince avaient paru au rédacteur dignes d'être conservées au souvenir des hommes. Il les rapporte tout au long, dans un latin abondant et fleuri, dont voici la traduction :

« Eginhard, archichapelain et notaire de Charlemagne, s'acquittait si honorablement de ses devoirs à la cour qu'il était bien venu de tout le monde; mais

il était surtout aimé de très vive ardeur par la fille de l'Empereur lui-même, nommée Imma et fiancée au roi des Grecs. Quelque temps s'était écoulé, et leur amour mutuel ne faisait que s'accroître de jour en jour. Retenus qu'ils étaient par la crainte de la colère impériale, ils n'osaient faire, pour se trouver ensemble, de périlleuses démarches; mais un amour opiniâtre surmonte tous les obstacles. Aussi le noble jeune homme, se sentant consumer par une passion que rien ne pouvait éteindre, et désespérant d'arriver par un intermédiaire jusqu'aux oreilles de la jeune fille, prit tout d'un coup confiance en lui-même, et, une nuit, il se rendit secrètement à l'appartement qu'elle habitait. Là, il frappe doucement à la porte, s'annonce comme porteur d'un message de la part du Roi, et obtient la permission d'entrer. Seul avec la jeune fille, et l'ayant charmée par de secrets entretiens, il put enfin la presser dans ses bras et satisfaire les désirs de son amour. Cependant, lorsqu'à l'approche du jour il voulut profiter du silence de la nuit pour s'en retourner, il s'aperçut que, contre toute attente, il était tombé beaucoup de neige, et, craignant que la trace des pieds d'un homme n'amenât sa perte en trahissant son secret, il n'osa pas sortir. Les angoisses, la frayeur causées par la conscience de leur faute les retenaient tous deux dans l'appartement, et là, au milieu des plus vives inquiétudes, ils délibéraient sur ce qu'ils devaient faire, lorsque la charmante jeune fille, que l'amour rendait audacieuse, imagina un expédient : prendre, en se baissant, Eginhard sur ses épaules,

le porter avant le jour jusqu'à l'appartement qu'il habitait et qui était situé près de là, et, après l'y avoir déposé, revenir en suivant bien soigneusement la trace de ses pas, tel fut le moyen qu'elle proposa.

« Cependant l'Empereur, vraisemblablement par un effet de la volonté divine, avait passé cette même nuit sans dormir. S'étant levé au point du jour, il promenait ses regards du haut de son palais quand il vit sa fille s'avancer en chancelant toute courbée sous le poids de son fardeau, puis le déposer au lieu convenu, et revenir en toute hâte sur ses pas. Après les avoir longtemps considérés, l'Empereur, ému à la fois d'étonnement et de douleur, mais pensant que la volonté divine était pour quelque chose dans tout cela, se contint et garda le silence sur ce qu'il avait vu.

« Cependant Eginhard, inquiet de sa faute, et bien certain que l'Empereur ne serait pas longtemps à l'ignorer, finit, au milieu de ses angoisses, par prendre une résolution. Il alla trouver ce prince, et, fléchissant le genou, il lui demanda une mission, disant que les grands et nombreux services qu'il avait déjà rendus n'avaient pas été dignement récompensés. L'Empereur l'écouta; mais, au lieu de répondre directement à sa demande, il garda longtemps le silence, finit par lui dire qu'il ferait droit à sa requête le plus tôt possible, fixa le jour et donna aussitôt des ordres pour que ses conseillers, les grands du royaume et ses autres familiers eussent à se rendre auprès de lui. Lorsque cette magnifique assemblée, composée des divers officiers de l'Empire, se trouva réunie,

l'Empereur commença en disant que la Majesté impériale avait été outrageusement offensée par l'indigne commerce de sa fille avec son notaire, et que son cœur était en proie à la plus violente indignation. Comme tous restaient frappés de stupeur, et que quelques-uns doutaient encore du fait, tant ce crime inouï leur paraissait grave, l'Empereur le leur prouva jusqu'à l'évidence, en leur racontant avec tous les détails ce qu'il avait vu de ses propres yeux, et leur demanda quel était leur avis à ce sujet. Les opinions furent divisées. Ils ne s'accordèrent point sur la nature et sur la gravité de la peine qu'il fallait imposer à l'auteur d'un pareil attentat. Les uns voulaient qu'on lui infligeât un châtiment sans exemple, les autres qu'il fût puni de l'exil, d'autres enfin qu'il subît telle ou telle peine. Chacun décidait suivant la passion dont il était animé. Cependant quelques-uns, d'un caractère beaucoup plus doux, après en avoir délibéré ensemble, prirent à part l'Empereur et le supplièrent d'examiner la chose par lui-même, pour en décider ensuite suivant la prudence que Dieu lui avait accordée. L'Empereur, après avoir examiné les dispositions personnelles de chacun d'eux et choisi parmi ces avis divers le conseil qu'il devait suivre de préférence, leur adressa la parole en ces termes : « Vous n'ignorez pas, leur dit-il, que le « genre humain est sujet à bien des accidents; et il « arrive fréquemment que certaines choses, après « avoir eu de mauvais commencements, aboutissent « à l'issue la plus favorable; il ne faut donc pas se « désoler, mais il faut bien plutôt, dans cette affaire,



« qui par sa gravité et sa nouveauté surpasse notre « entendement, désirer et rechercher un acte bien- « veillant de la providence divine, qui ne se trompe « jamais dans ce qu'elle fait et qui sait faire tourner « au bien même les mauvaises choses. Je n'infligerai « point à mon notaire, à cause de sa méchante « action, une peine qui serait bien plus propre à aug- « menter qu'à pallier le déshonneur de ma fille; je « crois plus digne de nous et plus convenable à la « gloire de notre Empire de leur pardonner en fa- « veur de leur jeunesse, et de les unir en légitime « mariage, en couvrant ainsi sous un voile d'hon- « nêteté, la honte de leur faute. » En entendant cette sentence prononcée par l'Empereur, toute l'assemblée éclate en transports de joie, et on exalte à l'envi sa grandeur d'âme et sa clémence. Cependant Eginhard, qu'on avait envoyé chercher, entre dans l'assemblée, et l'Empereur le saluant aussitôt d'un visage tranquille, lui adresse la parole en ces termes : « Depuis longtemps vos réclamations sont parvenues « à nos oreilles : vous vous êtes plaint de ce que « notre royale munificence n'avait pas encore reconnu « dignement vos services; mais, à vrai dire, c'est à « votre propre négligence qu'il faut d'abord l'attri- « buer, car, malgré le lourd fardeau de si grandes « affaires que je supporte seul, si j'avais su quelque « chose de vos désirs, je vous aurais accordé les hon- « neurs que vous avez mérités. Je ne veux pas vous « faire languir davantage en prolongeant ce discours, « et je vais faire cesser vos plaintes par le don le plus « magnifique, afin de vous trouver, comme aupara-

« vant, plein de fidélité et de dévouement pour moi; « je ferai donc passer sous votre autorité et je vous « donnerai en mariage ma fille, votre porteuse, celle « qui, l'autre fois, ceignant sa robe, a mis tant de « complaisance à vous porter. »

« Aussitôt, sur l'ordre du Roi, sa fille fut amenée au milieu d'une suite nombreuse, et, le visage tout couvert d'une vive rougeur, elle passa des mains de son père dans celles d'Eginhard, qui reçut en même temps une riche dot de plusieurs domaines, avec d'innombrables présents d'or, d'argent et d'effets précieux (1). »

Le récit, on le voit, est amplement développé et agréablement conduit. Le moine qui en est l'auteur n'est pas dépourvu de lettres; il est capable de démarquer à propos un vers de Virgile ou d'Horace : *Amor improbus omnia vincit,* ou : *Etsi enim sustineam tot et tanta negotia solus*... (2). Il connaît les bons modèles; il a du goût, de l'imagination et de l'esprit. Il a savouré manifestement, à traiter son sujet, une délectation qu'on pourrait juger quelque peu profane. Il a ménagé habilement l'intérêt et varié les effets,

(1) On trouvera le texte latin dans les *Monumenta Germaniæ historica* de PERTZ, Scriptorum, tomus XXI, Hannoveræ, 1868, p. 357-359; — le texte latin et la traduction française dans la *Notice sur Eginhard,* à la suite de ses *Œuvres complètes,* édit. Teulet. Paris, 1842-1843, t. II, p. XXIV et 61.

(2) VIRGILE, *Géorgiques,* I, 145-146 :

.....Labor omnia vicit
Improbus.

HORACE, *Épîtres,* II, 1, 1 :

Cum tot sustineas et tanta negotia solus....

insistant, comme il convenait, sur les scènes où la majesté royale paraît tout entière, mais se gardant bien d'omettre celles où la grandeur se fait petite en face de l'amour ou du péril. Développez le côté galant de l'aventure, substituez au latin du Moyen Age l'harmonieux toscan du quatorzième siècle, ou le savoureux français du seizième, vous avez un conte de Boccace ou de la reine de Navarre. Aussi bien n'est-ce qu'un conte, comme n'a pas eu de peine à le démontrer (1), lui dixième, le savant éditeur des *Œuvres* d'Eginhard, Teulet, dont j'empruntais tout à l'heure la traduction. Imma, si elle fut bien l'épouse du célèbre annaliste, n'était pas la fille de Charlemagne, pas plus qu'Eginhard n'en était le notaire et l'archichapelain; et l'aventure qui leur est prêtée avait déjà été mise, un demi-siècle auparavant, par le chroniqueur Guillaume de Malmesbury, au compte d'une sœur de l'empereur Henri III et d'un jeune homme de sa cour (2). Dans cette première version, non seulement les personnages étaient différents, mais la faute était plus grave et ne pouvait se réparer par un mariage, puisque la demoiselle était déjà entrée en religion, et l'amoureux engagé dans les ordres. Elle ne les empêcha point, si l'on en croit le chroniqueur, de recevoir, la moniale, une

---

(1) Dans sa *Notice biographique* sur Eginhard, *Œuvres*, t. II, p. XXIX et suiv.

(2) *De Gestis Regum Anglorum*, lib. II, § 190; édit. William Stubbs, London, 1887, t. I, p. 230. — Le même récit se trouve reproduit par Vincent DE BEAUVAIS dans son *Speculum Historiale*, liv. XXV, chap. 18.

abbaye, le chanoine, un évêché, accompagnés, il est vrai, d'une allusion qui les fit rougir, — en ce temps-là on ne mâchait pas les mots, — et les ramena, paraît-il, à la vertu. Qu'y a-t-il de fondé dans cette anecdote? A quel fait historique, à quelle tradition du pays du nord et de la neige doit-elle son origine? De qui la tenait Guillaume de Malmesbury lui-même? je ne saurais le dire. Mais, sous la forme que lui avait donnée notre bon moine, elle était trop jolie pour dormir éternellement dans le chartrier du monastère de Lorsch. Elle s'en échappa un beau jour et se mit à courir le monde. Elle en imposa quelquefois aux historiens; elle inspira souvent les poètes et les conteurs. Elle les inspire encore de nos jours dans l'Allemagne, son pays d'origine: elle y a été mise vingt fois en vers ou en prose, en drame ou en récit. Elle s'est répandue en Flandre, en Danemark, en Angleterre, en Espagne et en Portugal. On la retrouve jusqu'en Amérique, importée au milieu du dernier siècle par Longfellow (1). Il serait bien étonnant qu'au cours de ces pérégrinations elle ne se fût pas arrêtée en France. Y suivre sa fortune, ce ne sera pas seulement satisfaire une innocente curiosité. Nous pourrons, à la faveur de ce minuscule exemple, noter,

---

(1) Voyez l'ouvrage du Dr Heinrich May, *Die Behandlungen der Sage von Eginhard und Emma,* Berlin, 1900. M. May, dans son énumération très diligente des écrivains qui ont traité en diverses langues la légende d'Emma et d'Eginhard, ne mentionne pas le danois Baggesen; il paraît avoir également ignoré la majeure partie des ouvrages français qui seront étudiés dans le présent travail.

pendant plus d'un siècle, étape par étape, les vicissitudes de notre goût national.

***

Notre Moyen Age n'a rien tiré de cette aimable fiction, qui n'eût pas déparé pourtant la collection de ses meilleurs fabliaux. Le « lai d'Eginard » aurait pu faire un digne pendant au *lai d'Aristote*, et le secrétaire de Charlemagne, monté sur les épaules de sa belle, n'eût pas moins déridé les auditeurs que le précepteur d'Alexandre, prenant sur son dos, dûment sellé et harnaché, la jolie fille à laquelle il fait litière de sa philosophie. Les nouvellistes des quinzième et seizième siècles n'ont pas soufflé mot de l'aventure. Le dix-septième siècle n'en a pas parlé davantage : vous en chercheriez aussi vainement la trace dans les *Contes* de La Fontaine que dans l'*Histoire* du grave Mézerai. La raison en est simple : l'anecdote ne nous était pas connue. Ce n'est qu'en 1697 qu'elle nous arriva d'Amsterdam dans un des épais in-folio du *Dictionnaire historique et critique*. Bayle l'avait extraite d'une compilation due à un érudit allemand, les *Rei Germanicæ Scriptores* de Marquard Freher (1), et bien qu'à peu près convaincu de son inauthenticité, il n'avait pu se retenir d'en « égayer », selon le mot du temps, son article sur *Eginhart*. « Je ne sai, disait-il, ce qu'il faut croire

(1) Tome I de la 3e édit. (Argentorati, MDCCXVI), p. 101. La 1re édit. a paru à Francfort de 1600 à 1611.

de ses Avantures avec une fille de Charlemagne. » Mais il s'empressait d'ajouter : « Je suis sûr que la plupart de mes lecteurs se plaindroient de moi, si je ne racontois pas comment Charlemagne s'aperçut des bonnes fortunes d'Eginhart, et qu'ils me sauront gré d'avoir vu ici ce récit. » Là-dessus, il donnait de la narration du moine de Lorsch, mi en latin, mi en français, un « précis » presque aussi étendu que l'original. Des historiettes de ce genre, d'autres d'un ton même plus gaillard, contribuèrent, au grand bénéfice de l'imprimeur, à assurer le débit de l'ouvrage, et le succès du *Dictionnaire* leur valut en retour une large publicité.

Le premier effet en fut de susciter un débat entre savants sur la réalité de cette intrigue et la filiation de l'héroïne. Mabillon, faisant, dans les *Annales de l'ordre de Saint Benoît* (1), une allusion rapide au mariage d'Eginhard, laissait la question en suspens. Elle fut discutée à fond et résolue négativement par Dom Rivet dans l'article Eginhard de l'*Histoire littéraire de la France* (2), par l'abbé Lebeuf dans une dissertation qui remporta, en 1740, le prix proposé par l'Académie de Soissons (3). Dom Bouquet, en insérant dans son *Recueil des Historiens des Gaules et de la France* (4) le texte de la *Chronique de Lorsch*, fit les plus expresses réserves sur le récit des

(1) *Annales ordinis Sancti Benedicti*, 1704, t. II, p. 288 : *Eginhardus, qui Immam, Caroli filiam, duxisse creditur.*

(2) Paris, 1738, t. IV, p. 550 et suiv.

(3) Signalée par Dom Bouquet; voir la note ci-dessous.

(4) Paris, 1744, t. V, p. XXI et 383.

fugitives amours d'Eginhard avec Imma, fille de Charles, qui « passe pour une fable chez presque tous les savans ». Par contre, des érudits moins difficiles semblaient disposés à y ajouter foi. Des Maizeaux, dans ses *Remarques critiques sur le dictionnaire de Bayle* (1), n'est pas loin d'admettre la prétention des comtes d'Erpach à descendre de Charlemagne par l'intermédiaire d'Emma et d'Eginhard, et le père Daniel, après avoir raconté, en suivant la *Vita Caroli Magni*, les désordres des filles de l'Empereur, ajoute que l'auteur, « selon quelques histoires, eut lui-même beaucoup de part à ces intrigues peu honorables (2) ». Voltaire, avec son impétueux bon sens, démolit la légende en trois lignes (3). Mais les historiens ses confrères ne continuèrent pas moins soit d'en faire mention, comme Velly (4), en déclarant qu'elle avait tout l'air d'un roman, soit, comme Gaillard (5), de la reproduire tout au long. Elle est acceptée avec ou sans réserves, dans les éditions nouvelles du

---

(1) 1752, article *Eginhart*.

(2) *Histoire de France*, nouvelle édition, Paris, 1755, t. II, p. 177.

(3) *Annales de l'Empire*, édit. Beuchot, 1829, t. 23, p. 66 : « (Charlemagne) donna des terres à Eginhard, qu'on a dit l'amant de sa fille Emma. Les légendes sont pleines de fables dignes de l'archevêque Turpin sur cet Eginhard et cette prétendue fille de l'Empereur; mais, par malheur, jamais Charlemagne n'eut de fille qui s'appelât Emma. »

(4) *Histoire de France*, par MM. Velly, Villaret et Garnier, t. I, par l'abbé Velly, 1770, p. 233.

(5) *Histoire de Charlemagne*. Paris, 1819, t. I, p. 415-417. La 1re édition est de 1782.

Moreri (1), dans le *Supplément à l'Encyclopédie* (2); elle s'étale dans les réimpressions augmentées de ce dernier ouvrage (3). De compilation en compilation, elle aboutira au Dictionnaire Larousse, sous une forme, il est vrai, sensiblement différente de celle que nous lui connaissons dans la Chronique de l'abbaye de Lorsch (4).

Mais tandis que les savants en prenaient sujet de montrer la finesse ou l'absence de leur sens critique, d'autres, qui n'étaient pas des érudits, avaient eu l'idée d'utiliser l'anecdote, authentique ou non, pour des fins qui n'avaient rien à démêler avec l'histoire. Un moraliste s'en empara, qui n'était autre qu'Addison. Il l'inséra, en 1710, dans le nº 181 du *Spectator* (5). Il est question, dans ce numéro, des enfants qui se sont mariés sans l'aveu de leurs père et mère, et qui, pour ce motif, sont repoussés par eux avec la plus grande rigueur. Le rédacteur blâme hautement cette sévérité opiniâtre. « De toutes les duretés, dit-il, que les hommes ont les uns pour les autres, il n'y en a pas qu'on puisse moins excuser

---

(1) Édit. de 1759, article *Eginard*.

(2) *Supplément à l'Encyclopédie*. Amsterdam, 1777, t. II, p. 338 *a*, et t. IV, p. 704 *b*.

(3) *Encyclopédie Méthodique*. Paris, Panckoucke, 1782-1792; *Histoire*, article *Eginard*.

(4) Les deux jeunes gens s'enfuient et vont vivre dans une forêt où Charlemagne les retrouve plus tard au milieu de leurs enfants. — Il n'y a pas lieu de tenir compte de cette version, qui provient d'une autre source que les *Annales* de Lorsch, et n'a inspiré aucun écrivain français.

(5) *The works of Joseph Addison*. London, 1899, t. III, p. 43-44.

que celle des pères et mères pour leurs enfants. » Une humeur obstinée, inflexible et qui ne pardonne jamais, est odieuse en toute circonstance; dans ce cas, elle répugne à la nature. Elle va contre les paroles de l'oraison dominicale, où nous demandons à Dieu qu'il nous pardonne comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés. Et, sans prétendre épuiser tous les arguments, Addison conclut en proposant aux intéressés un exemple qui vient de haut, puisque c'est celui de Charlemagne. Il conte l'histoire d'Imma et d'Eginhard, d'après la vieille chronique publiée par Freher, mais en usant de l'intermédiaire de Bayle, dont il reproduit si exactement le « précis », — allégé seulement de quelques longueurs et de deux ou trois détails jugés sans doute un peu trop vifs, — qu'en 1716 le traducteur français du *Spectator* n'aura qu'à copier cette page de sa version dans le *Dictionnaire* (1). On sait quelle fut, de ce côté du détroit, la popularité de l'ouvrage anglais. Elle profita, elle aussi, à notre légende. Signalée à l'attention des savants par l'in-folio de Bayle, répandue dans un public plus frivole par le léger et maniable in-12 du *Spectateur*, elle commença enfin chez nous, vers le temps de la Régence, sa carrière littéraire.

Bayle en avait prédit le début : « Il n'y a guère de Contes dans le *Decaméron* de Boccace, ni dans l'*Heptaméron* de la Reine de Navarre qui valussent celui-là, si on le brodoit; et je suis sûr qu'entre les mains de M. de La Fontaine, il seroit devenu l'une des plus

(1) *Le Spectateur, ou le Socrate moderne,* traduit de l'anglais. Amsterdam, 1716, t. II, p. 325-328.

plaisantes narrations qui se puissent lire. » La Fontaine, par malheur, avait emporté avec lui le secret de son art. Les élèves qui s'évertuaient à copier sa manière égalaient plus facilement la licence de ses *Contes* qu'ils n'en imitaient le badinage. Est-ce La Chaussée, est-ce Grécourt qui s'avisa de traiter, à la façon, pensait-il, du bonhomme, l'aventure d'Emma et d'Eginhard (1)? La question, pour discutée qu'elle a été, n'en est pas moins toujours pendante (2) : c'est un de ces minuscules problèmes d'histoire littéraire dont la solution ne doit guère être attendue que du hasard. Grécourt ou La Chaussée, l'auteur se serait appliqué à donner au sujet le tour le plus vulgaire qu'il n'aurait pas mieux réussi. Ima est une fillette insignifiante, qui n'a pour elle que la fraîcheur de l'âge et la beauté du diable,

Jeune et partant gentille,
Car à quinze ans point n'est de laide fille.

De tels minois sont la proie des galants. Celui qui courtise la belle n'aura pas grand'peine à en venir à bout, car c'est « un fin renard » :

Tendron n'était dont la mine fût gente,
Sur qui l'amour ne lui dût quelque rente.

---

(1) On trouve le conte intitulé *Ima* dans les *Œuvres* de Grécourt. Londres, Cazin, 1780, et dans le *Supplément* aux *Œuvres* de La Chaussée, Paris, 1762. — Je cite d'après la réédition de ce dernier ouvrage. Amsterdam, 1778.

(2) Voyez G. Lanson, *Nivelle de La Chaussée et la Comédie larmoyante*. Paris, 1887, p. 42. — Cependant, dans une autre partie de son ouvrage (p. 133), M. Lanson paraît admettre que La Chaussée est bien le véritable auteur d'*Ima*.

Comme celle-ci est princesse, il faut bien qu'elle fasse quelques manières. Elle rougit de condescendre aux désirs d'un sujet. Mais elle a de la lecture. Elle sait, par Ovide, que maintes fois les déesses ont placé plus bas leur choix. Elle cède donc. Et quand la neige les a mis, elle et son visiteur nocturne, dans le plus cruel embarras, elle se souvient fort à propos de Virgile. Elle enlèvera son amant sur ses épaules comme jadis Énée emporta son père et ses dieux. Le voyage se fait sans encombre. Mais la nuit suivante ramène l'heure d'un second rendez-vous. De nouveau il a neigé. Il serait aussi imprudent à Eginhard de pénétrer ce soir chez la princesse qu'il l'était hier d'en sortir. Les amoureux se morfondront-ils? Nous n'en sommes plus au premier pas, qui est le seul qui coûte. La princesse ira au-devant du galant, et le portera sur son dos jusqu'à sa chambre. C'est seulement quand il s'en retourne « par la même voiture », que Charlemagne l'aperçoit dans cette posture insolite. Il soumet l'affaire à son conseil. Le Conseil, à l'unanimité, déclare le cas pendable. Le maître en juge avec plus d'indulgence, — ou avec un raffinement de sévérité, si l'on en croit l'épigramme qui sert de conclusion :

C'est la vertu d'un roi d'être clément.
Charles le fut, si toutefois c'est l'être
Quand on se sert d'un notaire et d'un prêtre.
Est-ce pardon, est-ce punition
Que d'épouser? Jugez la question.

Qu'on attribue le conte à Grécourt ou à La Chaus-

sée, dont il serait un péché de jeunesse, la composition doit en être placée au plus tard vers le premier tiers du dix-huitième siècle, puisque l'un est mort en 1743 et l'autre en 1754. Le sujet parut-il du premier coup épuisé? ou avait-il pour le goût du temps un air trop « gothique »? Toujours est-il que personne n'y revint jusqu'en 1770, où l'on trouve, dans une livraison du *Mercure*, le premier chant d'un poème d'*Eginhart et Imma*, par M. Le B... (1). Lequel se dissimule, sous ces initiales, des innombrables Le Beau, Le Blanc, Le Blond, Le Brun qu'énumèrent les bibliographes, et de ceux, plus nombreux encore, dont ils n'ont pas enregistré les noms? Aucun indice ne permet de le découvrir. L'auteur est, dans toute la force du terme, un homme de son temps, très au courant de la littérature à la mode, et grand ami des nouveautés. Il a lu l'*Esprit des Lois* et l'*Essai sur les mœurs*, feuilleté l'*Encyclopédie* et dévoré la *Nouvelle Héloïse*. N'attendez pas de lui, en dépit du sujet, une œuvre frivole. Dès les premiers vers, il nous monte au diapason. Son héros, ce n'est pas le rusé séducteur qu'on nous peignait au temps de la Régence;

C'est Eginhart, secrétaire d'État,
Bon orateur, philosophe et non fat,
Digne Germain, l'honneur de sa patrie,
Et le premier dont la plume hardie.
Des nations étudiant les droits,
Osa tracer la conduite des rois.

(1) *Mercure de France,* livraison d'août 1770, p. 5-11.

Imma l'intéresse beaucoup moins que ce grand homme. Qu'on se figure

Une charmante et sensible princesse.

Il s'en rapporte à l'imagination du lecteur du soin de se la peindre sous les couleurs les plus séduisantes, et se hâte

de mettre l'écolière
Sur les cahiers de l'aimable docteur.

Nouvel Abailard, et surtout nouveau Saint-Preux, Eginhart instruit cette autre Héloïse, ou plutôt cette autre Julie. Il lui montre les lois de la nature; il lui découvre l'empire des passions; il s'entend surtout à lui faire partager la sienne. Le précepteur est encore trop timide, et l'élève trop innocente. Mais l'amour ne fait-il pas des merveilles? Il donne à Eginhart le courage d'affronter les plus redoutables périls :

Je braverai le courroux de ton père,
Et ne crains plus, Imma, que ta colère.
S'il faut mourir, je ne perdrai le jour
Qu'en implorant ma princesse et l'amour.

Il inspire à Imma un dédain tout philosophique des avantages de la naissance :

Me dira-t-on, pour l'honneur de ma race,
Qu'un prince doit m'épouser tôt ou tard?
Qu'est-ce qu'un prince a de plus qu'Eginhart?
Eginhart seul est le héros que j'aime.

En lui je vois et sceptre et diadème,
En ses enfants je vois les fils de Mars.
Ah! que ne puis-je en ma tendresse extrême,
O tendre amour, sous tes chers étendards
Perpétuer le sang des Eginharts?
Mais je m'égare, et ne suis qu'une esclave.
Le point d'honneur, le trône, tout me brave.
Ah! malheureuse, ah! pourquoi le destin
N'a-t-il pas fait mon amant souverain?
Ou si pour moi ses mains moins libérales
Avaient rendu nos fortunes égales,
Au rang obscur si nous rampions tous deux,
Cher Eginhart, nous serions plus heureux!

Heureux, ils le furent sans doute, en dépit de l'étiquette et des préjugés, puisque ainsi le veut la légende. Mais après quelles péripéties, quelles angoisses, et vraisemblablement, si l'on en juge par ce début, quels discours? Comment triomphèrent de concert l'amour et la philosophie? Le poète nous le laisse à deviner, car son premier chant n'a été suivi d'aucun autre. Mais, si nous ne voulons pas nous en donner la peine, nous n'aurons qu'à ouvrir le volume paru en août 1777, de la *Bibliothèque des Romans* (1).

Le rédacteur, invoquant l'autorité de Bayle, entreprend de tirer du récit de la chronique de Lorsch une « nouvelle historique ». Son procédé consiste à y coudre le plus de romanesque possible. Charlemagne, après une guerre contre les Saxons, a recueilli la veuve et le fils d'un brave seigneur austrasien tué à l'ennemi. Alpaïde est devenue une des dames d'hon-

(1) Pages 161 et suiv.

neur du palais, confidente et favorite de l'Impératrice, et gouvernante des princesses. La plus jeune est Imma; elle a dix ans de moins qu'Eginard. Le fils d'Alpaïde a marqué de bonne heure pour l'étude des sciences les dispositions les plus heureuses. Comme il paraissait d'un tempérament délicat, sa mère l'a poussé dans cette voie. A quinze ans, on l'a jugé digne de servir d'instituteur à la jeune Imma. Il lui a enseigné à lire, et, pendant cinq ou six ans, il a continué son instruction. Tandis que la princesse grandit en savoir et en beauté, son précepteur se fait remarquer de l'Empereur. Il devient son conseiller intime, son secrétaire de confiance, et son historiographe. Il le suit à la guerre, en Italie, en Espagne, chez les Saxons et les Huns, et jusqu'au Danube. Enfin, l'Empereur revient à Aix-la-Chapelle prendre quelque repos. Eginard revoit « l'aimable Imma ». Il se fait rendre compte de ses études, et constate avec joie qu'elles n'ont pas été négligées pendant son absence. L'intérêt que l'élève inspire au jeune maître se change, sans qu'il y prenne garde, en une affection plus tendre; la reconnaissance de l'élève pour le maître devient, sans qu'elle s'en aperçoive, une passion. C'est en lisant les poètes qu'ils finissent par voir clair dans leur cœur. Eginard avait, fort à propos, rapporté de Rome l'*Énéide :* il l'explique à Imma : « L'on juge bien, dit notre auteur, que le quatrième livre et l'aventure de la grotte où entrèrent Didon et Enée, devoient faire quelque impression sur deux jeunes cœurs qui étudioient ensemble cette scène délicate et intéressante; aussi cette lecture avança-

t-elle beaucoup les affaires d'Eginard. » Il avait aussi rapporté une partie des ouvrages d'Ovide, l'*Art d'aimer*, les *Héroïdes*, les *Métamorphoses*. Il s'était bien gardé de communiquer toutes ces belles choses aux savants de la cour : « la plupart de ces messieurs étoient des prêtres et des moines qu'Ovide aurait scandalisés ». Mais il n'hésita pas à en faire part à une princesse « qui étoit au-dessus des préjugés et osoit se croire au-dessus des faiblesses ». Après Ovide vient Horace; après la poésie, la musique. « La flûte, la harpe et la lyre étoient connues depuis longtemps, mais la guitarre et une espèce d'épinette ou de clavecin étoient de nouvelles inventions. Imma en prit des leçons avec le même précepteur qui lui avoit appris tant de choses. Bientôt elle se trouva en état de figurer dans l'Académie des sciences et des talens que Charlemagne avoit formée. » Elle y porte le nom de Sapho. Elle chante des hymnes pieuses, où, sous couleur de s'adresser à Dieu, elle invoque l'Amour. Mais « c'étoit la nuit que ces deux amans se donnoient et recevoient leurs plus chères et leurs plus tendres leçons ». Notre inflammable précepteur, à la faveur d'une lanterne sourde, gagne en secret la chambre de la princesse; il lui fait lire à voix basse quelques vers galants du siècle d'Auguste, « dont il fait toujours avec succès quelque heureuse application à ses propres sentimens ». Avec une pareille méthode d'enseignement, on ne s'étonne pas que les moments paraissent « délicieux » et les heures trop courtes. Un matin d'hiver, nos imprudents sont bloqués par la neige. Imma montre qu'elle est bonne

latiniste, et pense au *pater Anchises*. Comme elle est robuste, elle joue le rôle d'Énée, et reporte chez lui son amant. Mais l'Empereur a tout vu. Le jour même a lieu l'assemblée de l'Académie. « On y proposa, suivant que cela se pratiquoit, des questions à décider aux différents membres de la Société littéraire. L'Empereur mit celle-ci sur le tapis : quelle est la passion qui produit les plus grands effets, et dont il peut résulter les suites les plus importantes. » Alcuin nomme l'ambition, Théodulphe l'intérêt, Angilbert le fanatisme religieux. « Attendez, dit Charlemagne, je vais dire à présent mon avis. La passion qui peut produire les effets les plus extraordinaires, c'est l'amour; cette nuit même j'en ai eu la preuve, j'ai vu une princesse oubliant son rang... » A ces mots, Imma s'évanouit, Eginhard perd la tête, l'assemblée entière est consternée. Mais l'auteur nous a dès longtemps prévenu que Charles était « doux et humain, père tendre, et maître facile à servir ». Il s'adresse à sa fille : « Imma, lui dit-il, je sais trop quelle est la force de la passion qui vous a entraînée; j'en ai moi-même éprouvé plus d'une fois les effets, et, malgré mon âge, je n'ose m'assurer encore d'en être parfaitement à couvert. » Il l'excuse donc, et même la félicite sur l'objet de son inclination « Il a cultivé votre esprit, et vous lui devez en partie vos lumières et vos talens : puisqu'il vous adore et qu'il vous plaît, je consens que vous fassiez son bonheur. » Et comme présent de noces, il leur offre un duché. Voilà un Charlemagne qui ne rappelle que d'assez loin celui de l'histoire. Mais quelle mesure, quelle dignité, quelle

politesse, quelle humanité! Tous les cœurs sensibles durent être ravis de ce dénouement.

Où les uns ont sujet de s'attendrir, d'autres trouvent matière à philosopher. Mercier, dans son *Tableau de Paris* (1), fait une petite place à notre anecdote. Entre une diatribe contre le Tableau des avocats et une réclame pour les bains du sieur Albert, il consacre une page à l'*hôtel de Clugny*. « Le palais ordinaire des rois de la première race est habité aujourd'hui par le sieur Moutard, libraire; il dîne où soupoit l'empereur Julien, et ses servantes habitent les chambres où Charlemagne fit enfermer ses deux filles, qui avoient un peu trop hérité du tempérament de leur père. Ce fut pour Charlemagne un étrange spectacle, lorsque cet Empereur, levé de trop grand matin, se promenant dans sa chambre et jettant les yeux sur une petite cour de son palais, aperçut à travers les fenêtres, à la lueur du crépuscule, la princesse sa seconde fille, les pieds dans la neige, portant sur son dos le premier ministre... Eh bien! cette plaisante scène s'est peut-être passée dans les cours du sieur Moutard, qui ne songe point à lire l'histoire, mais bien à la faire imprimer. » Voilà les réflexions d'un philosophe de la borne. Voulez-vous à présent celles d'un moraliste en jupons? Ouvrez le prolixe et bizarre roman que Mme de Genlis intitule : *Les Chevaliers du Cygne, ou la Cour de Charlemagne, conte historique et moral* (2). L'histoire d'Emma et d'Eginard en

---

(1) Nouvelle édition, 1782-1788, t. XI, p. 264-265.

(2) Paris et Hambourg, 1795, 3 vol. in-8. — L'histoire des

est un des épisodes les plus complaisamment développés, avec l'intention non déguisée d'en tirer, à l'usage des princes (Mme de Genlis leur donnait des enseignements de toute sorte), une leçon à la fois de démocratie et de grandeur d'âme. Voici comment il se rattache au sujet. Les Chevaliers du Cygne, ce sont deux jeunes paladins, Olivier et Isambard, qui ont pris cet oiseau pour emblème, et l'ont fait peindre sur leurs boucliers avec la devise : *Candeur et loyauté*. Ils ont quitté la Cour de l'Empereur pour chercher fortune. Chemin faisant, ils dévident la chronique galante d'Aix-la-Chapelle. Olivier raconte à son compagnon une scène dont il a été le témoin. L'Empereur, qui mettait en lui toute sa confiance, l'avait retenu un soir fort avant dans la nuit, l'entretenant tour à tour de ses projets politiques et de ses chagrins de famille. Au point du jour, comme ils allaient se séparer, ils virent sur le perron du pavillon d'Emma, dans l'enclos réservé aux femmes, Eginard et la princesse, qui semblaient conférer ensemble, en regardant la neige tombée pendant la nuit. Olivier, en bon courtisan, gagnait discrètement la porte. L'Empereur le contraignit de suivre l'aventure jusqu'au bout. La main de Charlemagne était tremblante, « l'altération de ses traits avait quelque chose de terrible et d'effrayant ». Il garda quelque temps le silence; enfin, retrouvant la parole : « Olivier,

---

amours d'Imma et d'Eginard est racontée au t. I, chap. XX, p. 322-330. — S'il faut en croire la préface du roman, Mme de Genlis avait commencé à l'écrire deux ans avant la Révolution.

dit-il, j'ai su me préserver des préjugés absurdes que l'éducation, la flatterie et l'orgueil inspirent communément aux souverains; celui qui, le seul de nos rois depuis les premiers successeurs de Clovis, admit le peuple aux assemblées législatives; celui qui dans les écoles d'éducation nationale, sans égard à la naissance, ne distribuant les prix et les emplois qu'au mérite et aux vertus, donne souvent un blâme public à l'héritier d'un grand seigneur, et couronne dans son concurrent le fils d'un simple artisan; celui qui, dans l'Académie littéraire qu'il a fondée, a rejeté pour lui toute espèce de distinction particulière; celui qui voulait, il y a quelques années, marier sa fille à l'un de ses sujets, celui-là, dis-je, a bien prouvé qu'il n'attache aucun prix à la naissance. Aussi les motifs de mon ressentiment sont légitimes et fondés sur la raison. L'indigne suborneur de ma fille me doit tout, son éducation, sa fortune et même la vie. Vous savez que dans une bataille je sauvai ses jours en exposant les miens. Parlez, Olivier, quelle punition mérite une telle ingratitude? » Olivier, pour un chevalier de la candeur, ne manque pas de finesse. Il convient que le châtiment devrait être exemplaire; mais il invoque « le soin de la gloire de la princesse »; puis, profitant de l'effet produit et poussant son avantage, il rappelle au monarque qu'on ne saurait être à la fois juge et partie. « C'est pourquoi, Seigneur, un prince ne se venge jamais légitimement; c'est pourquoi il doit punir les causes qui intéressent l'État et la société, et pardonner toutes ses injures personnelles. » Charles, non sans quelque résistance, se rend à ces

raisons. Comme empereur, il pardonne, et, comme père de famille, il s'empresse de régulariser la situation. Il accorde le consentement qu'on avait négligé de lui demander. Il ôte, pour la forme, à Eginard la place qu'il occupait à la cour; mais comme il faut bien qu'un jeune ménage vive, il double les appointements du fonctionnaire révoqué. Heureux temps! mœurs débonnaires! administration paternelle! On dirait d'un arrêt de M. Prud'homme rendu par la bouche de Salomon.

Quelques années encore, et par un avatar que nul n'aurait pu prévoir au temps où Mme de Genlis composait sa rapsodie, Charlemagne, de monarque philosophe allait devenir « héros pacificateur ». Entre l'empereur des Francs, roi des Lombards, et l'empereur des Français, roi d'Italie, entre le vainqueur des Saxons et des Sarrazins et le triomphateur de l'Europe, le parallèle, au lendemain de la paix de Tilsitt, s'imposait. « Charlemagne parut; ses guerriers se couvrirent de gloire. Mille ans s'écoulèrent... Napoléon naquit. Plus grand que Charlemagne, il créa des héros. » Ces phrases lapidaires se lisent dans la dédicace « aux armées françaises » d'*Eginard et Imma, anecdote du huitième siècle,* mélodrame en trois actes, à grand spectacle, mêlé de chants, danses, évolutions militaires et divertissements, par M. Plancher-Valcour (1). Trois actes à remplir avec l'intrigue galante du secrétaire et de la princesse! et trois actes de

(1) Représenté pour la première fois à Paris sur le théâtre de la Gaîté, le samedi 8 août 1807.

mélodrame! Plancher-Valcour n'en était pas à son coup d'essai. Il possédait toutes les ficelles du genre; il était homme à en avoir toutes les audaces. L'aventure des deux amants, avec ses péripéties consacrées, stupeur, puis colère de Charlemagne, jugement et pardon, n'occupe que le troisième acte. Que mettre dans les deux autres? Voici. Dans un bon mélodrame, il faut un combat, ou tout au moins une démonstration militaire. On verra défiler sur la scène les troupes françaises qui vont battre les Saxons; on apprendra leur triomphe; on aura le sublime spectacle de Witikind vaincu, comme un simple roi de Prusse, par les armes de nos soldats et par la générosité de l'Empereur. Charlemagne le présentera à Imma, — j'allais dire à Joséphine, — et le Saxon adressera à la princesse le madrigal le plus galant, sinon le plus grammaticalement correct : « Madame, j'ai combattu Charlemagne; mais Charlemagne commande à la victoire, et la victoire lui obéit. Je sens néanmoins qu'en vous voyant on peut oublier ses revers. Loin de me traiter en ennemi, ce prince généreux a daigné m'honorer de son amitié : il ajoute à ce bienfait en offrant à mes yeux, en me permettant d'adresser mes respectueux hommages à ce que la nature a formé de plus beau, à ce que la sagesse a créé de plus parfait. » Le ballet indispensable est fourni par la réception solennelle de l'ambassadeur du calife Aaron-al-Rachid. Le rôle du *niais*, ou du comique, dont on sait l'importance dans le mélodrame, est tenu par un certain Wilfrid, une manière de *grognard*, qui a laissé « un bras en Aquitaine, un œil en Lombardie

et une jambe à Rome », comme d'autres en Égypte, en Italie ou à Austerlitz. Mais un seul personnage suffirait à remplir la pièce : c'est Napoléon-Charlemagne. Les soldats entonnent une chanson en son honneur :

La gloire, un peu capricieuse,
A sa voix a capitulé;
Dans le fourreau de sa *Joyeuse*.
De son boudoir il a la clé.

Wilfrid admire son activité sans bornes : « Cet homme étonnant brouille toutes mes idées : il se bat l'hiver comme l'été, il travaille la nuit comme le jour. » Eginard le justifie d'avoir usurpé la couronne sur les rejetons abâtardis du Sicambre Clovis; il l'approuve d'avoir fait la guerre aux perfides Saxons et aux forbans du Nord, contre lesquels il a dressé... l'Arsenal de Boulogne; il vante son génie administratif et militaire : « Eh! qui ne triompherait pas sous un aussi grand capitaine? Il est le père et l'ami des guerriers qui combattent sous ses ordres. En cet instant, dépouillé de la pourpre et vêtu comme un simple officier, il parcourt les rangs, s'entretient familièrement avec les soldats, leur prend la main, partage leurs aliments grossiers, les encourage au combat, leur promet la victoire. Elle n'est pas douteuse. Guidées par un héros, nos armées sont invincibles. » Mais écoutez « le monstre » lui-même : « Soldats! l'ennemi est en présence : il vous prépare une nouvelle moisson de lauriers. Ce sont ces mêmes Saxons, dont vous avez triomphé tant de fois; vous

en triompherez encore. La gloire du nom des Francs, la tranquillité de l'État, votre honneur, votre repos, votre attachement à ma personne, tout l'exige. Cette journée sera décisive, et demain vous direz avec orgueil : il exista des Saxons. » Alors le nouveau César pourra déposer les armes. Il ne les a prises, d'ailleurs, que « pour terrasser l'hydre des coalitions ». A l'entendre, on ne saurait s'imaginer « combien ces triomphes coûtent à sa sensibilité »! La véritable gloire, déclare-t-il, est celle du héros pacificateur : « En déposant le glaive de Mars, je saisirai le bouclier de Minerve : le conquérant disparaîtra pour faire place à l'homme d'État. » On savait, en 1807, sur le boulevard du crime, flatter le maître tout en caressant l'opinion publique, mêler habilement le conseil à l'éloge, et concilier ces deux choses inconciliables, *res dissociabiles*, l'enthousiasme guerrier et l'amour du repos.

Millevoye n'avait pas de si hautes visées, quand, à peu près à la même époque, il versifiait à son tour l'histoire d'Emma et d'Eginard (1). Le sujet, décidément, était de plus en plus à la mode. Un artiste, — c'est, je crois, un M. Camus, d'ailleurs parfaitement ignoré (2) — venait d'en faire un tableau dont je n'ai pas retrouvé la trace, mais que les contem-

---

(1) *Emma et Eginard,* par MILLEVOYE, a paru pour la première fois au mois d'avril 1808 dans le volume intitulé : *Belzunce, ou la Peste de Marseille, poème suivi d'autres poésies.*

(2) Voyez MARCHANGY, *Gaule poétique,* 3e édit., t. III, p. 44, note, et la *Biographie Michaud,* t. XII, 1814, article *Eginard.*

porains jugeaient fort joli. Est-ce cette peinture qui inspira Millevoye et lui suggéra l'idée de son poème? On serait tenté de le croire, car le souci du pittoresque commence à devenir sensible dans la composition. Point d'intention moralisante, point de philosophie, point d'allégorie politique, ni de prétention à instruire les rois. Charles ne figure dans le récit que comme un « nom fameux » capable d' « ennoblir » les vers du poète. Mais la cour d'Aix-la-Chapelle offre la matière d'une description brillante dans le goût du jour. Depuis une trentaine d'années, la vogue est au *genre troubadour*. Sa faveur a commencé sous le règne de Louis XVI; elle n'a point été interrompue par la Révolution; sous le Consulat et l'Empire, elle est à l'apogée. Le *Génie du Christianisme* a révélé aux poètes tout le charme que recèle un passé où l'on se figure, sous les auspices de la religion, l'héroïsme tempéré de galanterie et indissolublement lié à l'amour. « Le seul mot de *chevalerie*, dit Chateaubriand, le seul nom d'un illustre *chevalier*, est proprement une merveille, que les détails les plus intéressants ne peuvent surpasser; tout est là dedans, depuis les fables de l'Arioste jusqu'aux exploits des véritables paladins, depuis le palais d'Alcine et d'Armide jusqu'aux tourelles de Cœuvres et d'Anet (1). » Le type du genre, c'est la romance bien connue de la reine Hortense. Le chef-d'œuvre, ce sont les poèmes carolingiens de Millevoye. Avec quel plaisir il évoque,

(1) *Génie du Christianisme*, IIe partie, liv. V, chap. 4 : *Vie et Mœurs des Chevaliers*.

dans un décor un peu prématuré d'arceaux « gothiques », les compagnons et les suivants de l'Empereur, paladins, barons et chevaliers, leurs hauts faits et leurs grands coups de lance, les carrousels et les tournois, les jeunes beautés qui préparent pour les vainqueurs

Les tendres nœuds de rubans et de fleurs,
De nœuds plus doux images symboliques,

et les ménestrels entonnant leurs chansons :

Lance en arrêt, marchez, vaillants rivaux !
Le fier Roland préside à nos travaux,
Le fier Roland qui rendit sa grande âme
En défendant, aux champs de Roncevaux,
Son Dieu, son roi, son pays et sa dame.

Au centre de ces enluminures, s'encadre, traitée en demi-teintes, comme un élégant camaïeu, la touchante aventure mise par l'auteur sous l'invocation de la Muse d'amour et de mélancolie. Rien de pédant ni d'égrillard. Emma est naïve et belle. Eginard est un soldat de fortune :

Humble est son nom, mais l'honneur le décore.

En faut-il plus?

Il est aimable, il aime, il est aimé.

Tout cela, oh ! de la façon la plus innocente. Chaque soir, dans les jardins du palais, sous le balcon de sa maîtresse, il dit les longs ennuis du jour. Il se plaint



du soleil, qui le retient loin de ses amours. Il célèbre, comme s'il avait lu Ossian et Young, l'astre pâle et charmant, plus doux à ses yeux et à son cœur, et la langueur délicieuse du crépuscule :

Heure du soir! heure paisible et sombre,
Descends des cieux sur ton char nébuleux!
Du jour trop lent viens éteindre les feux;
Et verse-nous les bienfaits de ton ombre.
Pour qui d'absence a gémi tout le jour,
Heure du soir est aurore d'amour.

Il en faut pourtant venir à la conclusion du roman. L'art du poète se dépense à rendre la tendre faiblesse de son héroïne excusable, louable et presque désirable. Charlemagne a brusquement décidé la guerre. Demain il faudra se séparer. On pleure, et la vertu fond sous les larmes. Et puis la nature se fait complice. L'année en est, comme dit gracieusement le poète,

...aux jours où le printemps frissonne,
Craignant l'hiver, qui revient quelquefois
D'une main brusque arracher sa couronne.

La tempête mugit, l'ouragan tourbillonne. Le rugissement de l'aquilon couvre la voix d'Emma, les vents roulent sur la tête d'Eginard. Faut-il laisser un amant fidèle exposé aux injures de l'air?

La porte enfin s'entr'ouvre,
Et la pudeur se confie à l'amour.

Elle y court de grands risques. Elle se défend un peu mollement, mais enfin elle se défend, et peut-

être elle triompherait, si, au moment propice, Eginard n'invoquait le grand, le suprême argument :

Cet entretien est le dernier peut-être.
Emma frissonne. « Ah! poursuit Eginard,
Peut-on jamais se séparer trop tard?
O mon Emma, que les feux de l'aurore
A tes genoux me retrouvent encore! »
Ainsi parlait Eginard éperdu.
Emma se tait : c'est avoir répondu.
Son cœur pourtant n'était pas sans alarmes,
Et murmurait des reproches confus.
Un long baiser, triste, mais plein de charmes,
Fit, sur sa bouche, expirer le refus,
Et le bonheur naquit du sein des larmes.

Insensiblement nous voici passés du ton héroïque au ton élégiaque. La suite du poème, que Millevoye traite librement, à la couleur de son esprit, marque sa prédilection pour les impressions mélancoliques. Charlemagne, de la fenêtre du palais, a vu le couple amoureux franchir, à la façon du paralytique porté sur les épaules de l'aveugle, le blanc tapis qui pourrait trahir son secret. Le lendemain, dès l'aube, il mande devant lui les amoureux en faute; il leur enjoint d'un ton sévère de prononcer la peine qu'ils ont méritée. Pour toute réponse, ils embrassent ses genoux. C'est bien, dit l'Empereur; tout à l'heure je rendrai ma sentence.

Il sort. Emma d'une mourante voix :
« Embrassons-nous pour la dernière fois,
Objet chéri que j'ai rendu coupable!
Dans un instant on va nous séparer,



Et pour jamais. — Ah! plutôt expirer!
Nous séparer! non, rien n'en est capable;
Le tombeau seul... si le ciel veut ma mort,
O mon Emma! par un dernier effort
Pour me pleurer consens à me survivre,
Et jure-moi... — Je jure de te suivre. »

Peu importe qu'ensuite Charlemagne leur accorde le plus large pardon, qu'il presse sa fille sur son cœur et qu'il ouvre ses bras à Eginard en s'écriant : « Sois mon gendre! » Ce dénouement heureux ne fait que purifier, au sens aristotélicien, en effaçant à demi la trace qu'elles auraient pu laisser à l'âme, les tristes émotions dont elle a été un instant oppressée. Le poète a atteint son but : c'était d'unir les baisers et les pleurs, l'amour et la mort, les scènes voluptueuses et les imaginations funèbres dans un ambigu de galanterie et de mélancolie qui est l'idéal un peu simplet du romantisme à ses débuts.

On s'étonnerait qu'au temps où fleurissait la romance, personne n'eût songé à en composer une sur les amours d'Emma et d'Eginard. Un poète de l'*Almanach des Muses*, P.-A. Vieillard, se chargea d'en fabriquer les paroles. On les trouvera, avec la musique de Mlle A. E., dans le *Chansonnier des Grâces* de 1812 (1) :

(1) *Le Chansonnier des Grâces, avec la musique gravée des airs nouveaux*. Paris, 1812, p. 9-13. — Cette « romance historique » sera réimprimée en 1822 dans les *Annales de la littérature et des arts*, 82e livraison, t. VII, p. 116-119. — Le même *Chansonnier* insère, à la page 149, une autre romance en trois couplets intitulée : *Eginhard*. « Prêt à voler où la gloire

Charlemagne eut jadis pour fille
La belle Imma,
Qu'Eginard, d'obscure famille,
Pourtant aima :
De ces deux amants l'aventure
Vous touchera;
Vous à qui l'amour fit blessure,
Écoutez-la.

Suivent, sur un rythme de complainte, une douzaine de couplets qui ne renouvellent pas le sujet, et aboutissent à cette application pratique :

Rois, parents sur qui l'indulgence
N'a point de droits,
Apprenez de quelle vengeance
Charles fit choix
Aux deux amants, plaignant leur peine,
Il pardonna,
Et le nœud d'hymen fut la chaîne
Qu'il leur donna.

Cette conclusion combine ingénieusement la moralité du conte de Grécourt et celle du *Spectator*. Si nous passons du genre léger au genre sérieux, et de la chanson à l'épopée, nous trouvons vers le même temps des allusions à notre légende dans le grand ouvrage auquel Lucien Bonaparte consacre ses loisirs forcés, *Charlemagne, ou l'Église délivrée*, poème en vingt-quatre chants, par M. le prince de Canino,

---

l'appelle », le « beau guerrier » adresse ses adieux à la « sensible Imma »; mais, s'il évoque le souvenir de leurs amours, il ne fait aucune allusion à la galante aventure que la légende leur prête.

de l'Institut de France (1). Parmi les seigneurs qui peuplent la cour de l'Empereur, il ne manque pas de nommer

> cet amant d'Emma,
> Eginard, dont l'hymen couronnera l'audace.

Le preux chevalier ne se dissimule pas les obstacles qu'il devra surmonter, pour parvenir jusqu'à celle qu'il aime :

> L'avenir paraît sombre à son âme inquiète :
> Charles, pour lui, du trône oubliera-t-il les lois?

Le moyen par lequel les amants, dans la légende, forcent la volonté de l'Empereur, parut sans doute au prince de Canino indigne de la poésie épique. Il préféra supposer que Charlemagne, secrètement favorable à Eginard, prenait prétexte d'une blessure reçue par le guerrier dans un combat pour lui accorder avec empressement la main de sa fille, sans que la vertu d'Emma fût effleurée du plus léger soupçon.

On voit, vers la fin du premier Empire, quelle fortune le vieux conte du moine de Lorsch avait déjà faite en France. L'avènement du romantisme semblait devoir mettre le comble à sa popularité. Parmi les théoriciens qui prétendaient marquer ses directions à l'école nouvelle, l'un des plus en vue était alors le vicomte de Marchangy, l'auteur de *La Gaule poétique, ou l'histoire de France considérée dans ses*

---

(1) Deux vol. in-8, Paris, 1815. Voir chants II, IV, XXIII, XXIV.

rapports avec la poésie, l'éloquence et les beaux-arts (1). L'ouvrage avait pour objet, dit la préface, « de répandre un jour moins douteux sur les lointains de notre histoire, de faire connaître et aimer ses antiquités et ses origines, d'extraire de la littérature du Moyen Age, comme d'une mine féconde et trop peu connue, des trésors vierges et purs », de découvrir dans les chroniques françaises, où « jusqu'à présent on n'a cru voir que des événements obscurs et des fables grossières peu propres aux conceptions poétiques, les germes précieux qui n'attendent pour éclore que la volonté du génie ». En termes moins pompeux, Marchangy offrait aux jeunes poètes de son temps un vaste recueil de matières françaises à mettre en vers français. On n'avait qu'à ouvrir le livre pour y trouver, à son gré, depuis les prêtresses de l'île de Saine jusqu'à Henri IV, vingt sujets de poème ou de tragédie. Le plus recommandé, pour l'épopée, était Charlemagne. Marchangy conseillait d'entremêler, en le traitant, aux événements héroïques des épisodes de sentiment et d'amour. Il n'y avait qu'à choisir parmi les aventures galantes des filles de Charlemagne : Berthe ne s'était-elle pas éprise du beau Roricus, Rotrude du brave Archambault, Rosamonde du jeune Angilbert? « Et vous, charmante Emma, continuait l'auteur, est-il un cœur sensible qui n'ait point connu vos amours? » Mais afin que si par hasard il y en avait un, il ne pût persister dans

(1) 3e édit., 8 vol. in-8, Paris, 1819. La première édition a paru de 1813 à 1817.

cette ignorance, il s'empressait de les raconter tout au long, en se fondant sur l'autorité historique de la *Bibliothèque universelle des romans.*

« Vous donc, s'écriait Marchangy, poètes et artistes citoyens, que l'amour de votre pays échauffe de son feu sacré, saisissez la lyre, le ciseau, la palette, et daignez me suivre dans les nouveaux sentiers que je vais vous frayer... » L'appel fut entendu. Le vicomte d'Arlincourt traita le grand sujet avec toute l'ampleur, sinon avec tout le talent désirable, dans sa *Caroléide,* poème épique en vingt-quatre chants et deux volumes; et, de l'épisode, Alfred de Vigny tira un *conte,* intitulé : *La Neige,* qui parut, à la fin de 1822, dans les *Tablettes romantiques* (1), le premier recueil collectif où l'école nouvelle arbora son drapeau.

L'œuvre, il faut bien en convenir, n'est pas de celles qui ont porté si haut la gloire du poète de *Moïse,* du *Déluge,* d'*Eloa* et des *Destinées.* Lue après le poème de Millevoye, elle ne le fait pas oublier. Mais elle marque, par rapport à lui, une étape dans l'évolution du goût. La tendre sentimentalité, la douce mélancolie des premières années du siècle continuent d'exercer leur empire. L'imagination est toujours avide de vieilles légendes et de récits merveilleux :

---

(1) *Tablettes romantiques,* recueil orné de quatre portraits inédits et d'une vignette, lithographiés par MM. Colin et Boulanger. Paris, Persan, 1823. — *La Neige,* ballade, occupe les pages 228-231 du volume. La pièce a été réimprimée, avec quelques légères variantes et le sous-titre : *poème,* dans les *Poèmes antiques et modernes.* On suit ici le texte original.

Qu'il est doux, qu'il est doux d'écouter des histoires,
Des histoires du temps passé,
Quand les branches d'arbre sont noires,
Quand la neige est épaisse et charge un sol glacé !...

Mais elle ne se contente plus, comme il y a vingt ans, avec de faciles archaïsmes, des traits généraux et des demi-teintes. Elle veut trouver, dans les scènes qu'on lui présente, des détails précis, des lignes arrêtées, des couleurs vives. Elle se soucie moins des âmes que des corps, et des sentiments que du costume. Emma est une princesse, Eginard est un page : types consacrés. En voulez-vous savoir plus? ce sont « deux beaux enfants »; ils s'aiment, ils sont en péril, ils sont sauvés; à quoi bon insister? l'aventure est bien connue. L'important, c'est que nous voyions de nos yeux, derrière le vitrail de sa fenêtre, Charlemagne épiant le rendez-vous clandestin, que nous suivions, depuis la tête jusqu'aux pieds, la description de son luxe barbare :

De cheveux longs et gris son front brun s'environne,
Et porte en se ridant le fer de la couronne;
Sur l'habit dont la pourpre a peint l'ample velours
L'Empereur a jeté la lourde peau d'un ours.

Avidement courbé, sur le sombre vitrage
Ses soupirs inquiets impriment un nuage.
Contre un marbre frappé d'un pied appesanti,
Sa sandale romaine a vingt fois retenti.

Il faut que nous jouissions du contraste entre les jeunes amoureux et le cadre austère où se déroule

leur idylle, entre une claire silhouette de femme, cou d'ivoire, blanches épaules émergeant du corsage bordé d'hermine, et les voûtes sombres dont de noirs hommes d'armes barrent les chemins aux fugitifs. Mais voici que la majesté impériale nous éblouit de l'éclat de ses pompes; tout brille, tout resplendit :

Un grand trône, ombragé des drapeaux d'Allemagne,
De son dossier de pourpre entoure Charlemagne.
Les douze pairs, debout sur ses larges degrés,
Y font luire l'orgueil des lourds manteaux dorés.

Tous posent un bras fort sur une longue épée,
Dans le sang des Saxons neuf fois par eux trempée;
Par trois vives couleurs se peint sur leurs écus
La gothique devise autour des rois vaincus.

Sous les triples piliers des colonnes moresques
En cercle sont placés des soldats gigantesques,
Dont le casque fermé, chargé de cimiers blancs,
Laisse à peine entrevoir les yeux étincelans.

Au milieu de cet appareil, à peine avons-nous eu le temps de distinguer, à genoux sur la pierre, les charmants coupables, elle, la tête dans ses mains, guettant entre ses doigts l'orage qui les menace, lui, perdu sous ses cheveux blonds,

Tentant vers sa maîtresse un oblique regard,

et déjà notre œil est attiré par la robe violette de Turpin, l'évêque du palais, qui, sur l'ordre de Charlemagne, s'avance pour les bénir. Il y a là un mélange de réalisme ingénu et de recherche décorative

qui fait songer aux toiles des peintres romantiques contemporains et amis du poète, des Johannot et des Devéria.

A peine le thème avait-il été repris dans la tonalité « gothique », qu'il reparaissait, transformé et modernisé avec plus ou moins de bonheur, sur deux théâtres à la fois. Melesville et Carmouche faisaient jouer aux Variétés un « tableau villageois » en un acte qu'ils intitulaient *La Neige, ou l'Eginard de campagne* (1). Le meunier Jacques Ledoux, ainsi nommé sans doute parce qu'il a la main rude, a promis l'une de ses filles, Denise, au forgeron Pataud, qu'on devine aussitôt dénué d'élégance. La rusée aimerait bien mieux le petit Julien, le jardinier du château. Elle commet l'imprudence de lui assigner la nuit, dans la salle basse du moulin, un rendez-vous qu'une chute de neige inopinée rend singulièrement compromettant. Blanchet, le domestique, raconte qu'il a vu passer dans l'ombre comme une espèce d'animal : « Ça s'coulait le long des arbres, et j'ons distingué un'coupe de deux personnes... » Il explique laborieusement qu'il s'agit « d'une brouette qui marchait toute seule, avec un homme qu'était en lapin ». On devine le stratagème. Les choses pourraient se gâter, si, dans l'intervalle, Pataud ne s'était laissé persuader par Toinette, l'autre fille de Jacques, qu'elle ferait son affaire beaucoup mieux que sa sœur. Tout finit par un double mariage. Et c'est par un double mariage

(1) Représenté sur le théâtre des Variétés le 26 décembre 1823.

aussi que se conclut *La Neige, ou le nouvel Eginard,* l'opéra comique dont Scribe et Germain Delavigne avaient écrit le livret pour Auber (1). Nous passons du village au château. Au lieu que la meunière Denise transporte à distance, dans une brouette, son encombrant amoureux, la princesse Louise de Souabe, aidée de sa dame d'honneur, voiture en traîneau, sur la glace d'un lac, l'époux auquel elle s'est secrètement unie, le comte de Lensberg. Le grand-duc imagine de torturer le couple infortuné en leur déclarant que Lensberg est son fils. « Sans doute, ajoute-t-il après qu'il a bien joui de la stupeur de sa fille, sans doute, puisqu'il est ton époux. » Désormais, Louise sera officiellement comtesse de Lensberg, et la dame d'honneur, qui fut elle aussi à la peine, deviendra princesse de Neubourg.

On le sent, la veine s'épuise. L'heure approche où l'histoire d'Emma et d'Eginhard, après avoir excité les imaginations, fait palpiter les cœurs et tiré peut-être de douces larmes, aura cessé d'intéresser conteurs, poètes, dramaturges, spectateurs et lecteurs, où elle ne sera plus qu'une pauvre chose usée et fanée, une vieillerie à mettre au rebut. Mais avant de finir, il faut, par une plaisante rencontre de sa destinée, qu'elle reçoive encore une fois l'empreinte de nos révolutions politiques, et qu'après avoir servi à glorifier Napoléon, elle soit employée à célébrer Charles X. En 1825, la Ville de Paris offre

(1) Représenté sur le théâtre de l'Opéra-Comique le 9 octobre 1823.

des fêtes au Roi, à l'occasion de la Saint-Charles. Elles comportent, entre autres divertissements, la représentation d'*Un trait de Charlemagne, ou Eginard et Imma*, drame héroïque en trois actes, par M. J.-A. Jacquelin, chevalier de l'ordre royal de la Légion d'honneur et inspecteur des théâtres (1). C'est le pendant du mélodrame de Plancher-Valcour. Il n'y manque ni le ballet, qui est « un pas guerrier » dansé devant la cour, ni le combat qui est une double reprise de tournoi entre Eginard et son rival Lautrec. La nouveauté, c'est qu'au lieu d'un homme, il y en a deux à transporter sur la neige. Eginard, en effet, ne va pas sans son fidèle écuyer Lionel. Voilà pour la pauvre Imma un surcroît de besogne! Qu'on se rassure : l'auteur a eu soin de la pourvoir d'une suivante qui est disposée à faire pour le serviteur tout ce que sa maîtresse fera pour le maître. Les choses s'arrangeront le mieux du monde. Mais le pauvre Charlemagne fait ici piètre figure. Il n'a ni volonté, ni éloquence, ni génie, ni panache. Ses chevaliers ne l'écoutent guère, et sa fille refuse tout net de lui obéir. S'il fallait absolument perdre son propre caractère, encore valait-il mieux être refait à l'image du premier des Bonaparte, que retaillé à la mesure du dernier des Bourbons.

Passé 1830, le conte du mariage d'Eginhard disparaît des œuvres de science. Guizot est le dernier histo-

---

(1) Représenté pour la première fois à Paris, le 3 novembre 1825, dans les fêtes municipales offertes par la Ville de Paris à S. M. Charles X, à l'occasion de la Saint-Charles. Paris, in-8, 1826.

rien qui ait cité tout au long, dans son cours sur la civilisation en France (1), « ce gracieux récit », je ne dis pas en affectant d'y croire, mais en laissant deviner quelque regret de ne le pouvoir pas. A part Teulet, que sa fonction de biographe oblige à une réfutation en règle, les érudits se bornent désormais, si par hasard ils le trouvent sur leur chemin, à l'écarter d'un mot. Il ne reparaît plus dans les œuvres des poètes. La sentimentalité un peu mièvre, le coloriage naïf auxquels il offrait d'heureux prétextes, ne sont plus de mise. Cette imagerie de Keepsake ne supporte pas le voisinage des truculences du second romantisme, ou de l'art robuste et savant des Parnassiens. Pourtant, vers 1875, un écrivain qui n'était à vrai dire ni un romantique ni un parnassien, mais un honnête versificateur dramatique, lequel eut son heure de talent et de renommée, Henri de Bornier, retrouva l'anecdote au fond de sa mémoire, et lui donna une toute petite place dans une tirade de la *Fille de Roland* (2). On sait que Gérald, le fils du comte Amaury, a sauvé de la violence des Saxons, Berthe, la fille du paladin tombé à Roncevaux. Il l'aime, et il est

---

(1) *Histoire de la Civilisation en France,* nouvelle édit., t. II, p. 218-222. Cet ouvrage résume les leçons faites par Guizot à la Sorbonne de 1828 à 1830. — Dans sa *Notice sur Eginhard,* en tête des *Annales* et de la *Vie de Charlemagne,* dans la *Collection des Mémoires relatifs à l'histoire de France,* Paris, 1823, Guizot avait discuté l'authenticité de l'anecdote, et conclu négativement, « non sans quelque regret, dit-il, car l'aventure est gracieuse et douce » (p. xv).

(2) La pièce a été représentée pour la première fois sur le Théâtre-Français, le 15 février 1875.

digne d'en être aimé. L'Empereur les a fiancés l'un à l'autre. Mais un affreux secret se découvre : le comte Amaury, c'est Ganelon. Le fils du traître épousera-t-il la fille de la victime? Le crime du père retombera-t-il sur le fils héroïque et glorieux? Charlemagne n'ose décider :

Que résoudre, ô mon Dieu? Double et sombre problème!
Ganelon et Roland!... tant de honte et d'honneur!
Où sera la justice? Inspirez-moi, Seigneur (1)!

Mais avant de rendre l'arrêt que lui dicte sa conscience, il tient à interroger son conseil :

Barons, ducs, chevaliers, vous tous qui m'entourez,
Si ma justice a pu faillir, vous jugerez...
. . . .
Autrefois, en un jour douloureux pour moi-même,
J'assemblai mes seigneurs en tribunal suprême,
Et c'est dans ce conseil que ma voix proclama
L'union d'Eginhardt et de ma fille Emma.
Ce qu'ils furent jadis, vous le serez sans doute,
Bons et droits justiciers! Parlez, je vous écoute... (2).



Cette allusion discrète et digne, c'est vraiment, dans la littérature française, le dernier soupir de la légende d'Emma et d'Eginhard. Elle y a végété pendant deux siècles; pendant cinquante ou soixante ans, elle y a

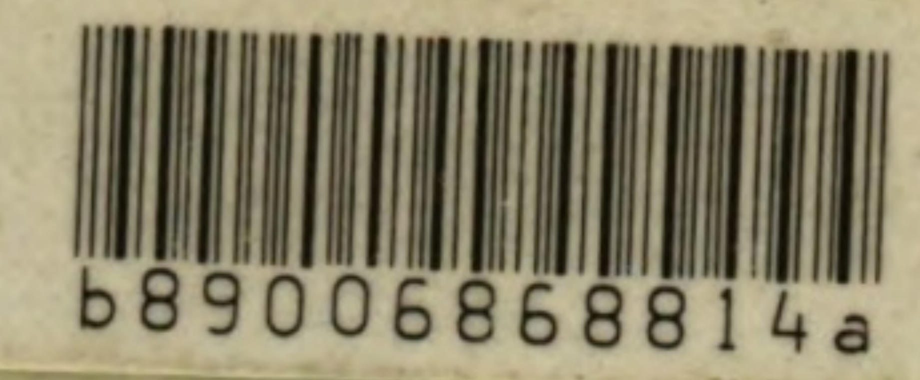
(1) Acte III, scène 10.
(2 Acte IV, scène 3.



vécu. Elle a subi les variations de notre goût, de nos idées et de nos mœurs; elle a reflété nos modes sentimentales, philosophiques, littéraires et politiques; son histoire est un peu notre histoire. Elle a été traitée une douzaine de fois, sans nous avoir jamais valu un chef-d'œuvre. Qui donc a manqué? l'étoffe, ou la façon? peut-être l'une et l'autre; mais surtout cet heureux accord du sujet, du poète et de l'heure qui produit, dans tous les genres, les ouvrages parfaits. Il eût fallu les premières années, brillantes, galantes, voluptueuses, de la cour de Louis XIV. Bayle le disait : il eût fallu La Fontaine. Dès 1697, l'occasion était passée, et sans retour. Mais n'est-ce pas encore un très beau succès pour une si mince légende, et un assez glorieux honneur pour le moine inconnu qui l'inventa, que d'avoir, à six ou sept siècles de distance, inspiré, — parmi beaucoup de rapsodies, — un poème de Millevoye et une ballade d'Alfred de Vigny?

NANCY-PARIS, IMPRIMERIE BERGER-LEVRAULT


Gaylord
SPEEDY BINDER
Syracuse, N. Y.
Stockton, Calif.


89006868814
b89006868814a